

## *La Ferme de La Garenne.*

En un peu plus d'un siècle – le 20<sup>e</sup> - la ferme de La Garenne a connu un destin contrasté, passant du statut de grande exploitation modèle à celui de ruine, prête à suivre le sort de son ancien voisin et « seigneur » : le château du même nom aujourd'hui disparu. Depuis 2015, elle entreprend de renaître sur des bases nouvelles, espérant pérenniser ainsi sa présence patrimoniale.

Quelles sont les étapes de cette mutation ?

Quelles représentations la ferme a-t-elle laissé dans les mémoires ?

Je vous propose une réflexion en deux étapes qui donnera plus de place la narration historique.

### **A) - Une place récente dans le paysage local.**

#### 0 – Prologue préhistorique :

Les terres qui seront celles du domaine de la Garenne sont boisées, à la limite de la zone inondable de la Seine et de la Mauldre. Des communautés humaines les fréquentent depuis des temps immémoriaux ; les occupants de l'âge du fer, il y a près de 5000 ans, y laissent les premières constructions durables – les dolmens – qui sont l'indice d'une exploitation ancienne, pas encore à usage agricole...



Allée couverte dite « de la justice » - archives privées

#### 1 – Une ferme attachée au château de La Garenne.

Le terme de « garenne » est fréquent au Moyen-âge – on en trouve 2 localisations pour la seule paroisse d'Aubergenville – et se rencontre aussi sur les territoires des communes voisines. C'est un espace souvent enclos, réserve de chasse du seigneur ; en cela il s'oppose aux espaces collectifs des « communs ». Les bâtiments à proprement parlé « agricoles », sont alors accolés à la résidence seigneuriale. On en trouve trace dès le 11<sup>e</sup> siècle.

Sauf modifications ponctuelles et remises en état des bâtiments, on peut penser que la configuration de l'espace occupé est restée sensiblement le même pendant 7 à 800 ans. La ferme et ses annexes sont sises à proximité immédiate de la résidence du Maître. Le site de ces premières et sans doute durables implantations, correspond à l'actuel parc du château et à la résidence de la Bergerie – nom qui a lui seul en rappel la fonction ancienne.

Revenons sur ce passé de la première ferme de la Garenne à l'aide de quelques étapes cartographiques.



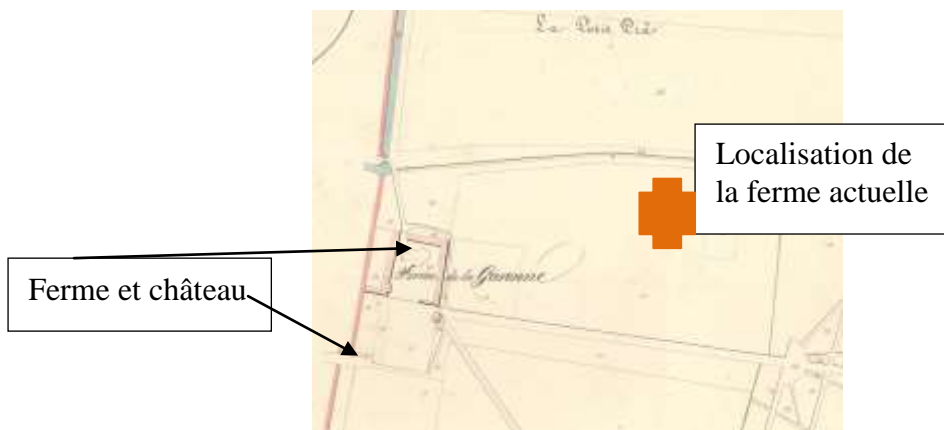
Détail de la carte dite de Cassini – 1764 – Archives départementales des Yvelines

Sur ce document, la localisation ne distingue pas la ferme du château.



Plan d'intendance : les chasses royales – 1774 – détail d'après copie – collection privée

La ferme et le château apparaissent ici sous la forme de 2 carrés conjoints. Vous remarquerez aussi l'importance du parc paysagé destiné à la chasse.



Détail du cadastre dit « napoléonien » 1806 – archives départementales des Yvelines

La ferme est précisément représentée sur le territoire de la commune d'Aubergenville, alors que le château sur sa gauche est à cheval sur la limite séparant de la voisine, Epône – il n'apparaît ici que sur une petite moitié de son emprise réelle.

## 2 – De la fin du 19<sup>e</sup> siècle à 1945 : Les grandes heures de la ferme de la garenne :



Extrait de la revue «le monde illustré» de 1878 p 135 – Gallica - BNF

Monsieur Paul Bertin – député et maire d’Aubergenville de 1894 à 1908 – devient propriétaire du domaine en 1878 ; la Garenne restera dans la famille jusqu’aux lendemains du premier conflit mondial. Monsieur Bertin restaure, aménage le château et fait construire à quelques centaines de mètres de celui-ci un beau corps de ferme. C’est déjà la configuration que nous lui connaissons : cour carrée, typique des installations du bassin parisien, maisons d’habitation, hangars à matériels, granges et étables, constituant un enclos bâti autour d’un vaste terrain central où peuvent circuler les machines et où l’on peut convoier le bétail. C’est cette image que rappellent les cartes postales du début XX<sup>e</sup> siècle.

Activités et gestes changent peu pendant ce demi-siècle.



Cartes postales édition Klein – collections privées

A partir de 1920, tout s'accélère :

La ferme de La Garenne est directement associée au projet ambitieux de « plage de Paris » que finance la Société Anonyme de Gestion, présidée par le belge Edmond Ramoisy. Le château devenu hôtel de luxe accueille le Sporting Club de France ; une plage aménagée en bord de Seine reçoit tous le week-end son lot de plaisanciers parisiens et le lotissement « petit bourgeois » d'Elisabethville se construit entre le fleuve et la voie de chemin de fer. C'est la « grande » époque de la ferme de la Garenne, qui approvisionne une grandissante demande locale de lait, œufs, volailles... En 1927, alors qu'on inaugure la plage et le casino-théâtre, la ferme connaît son « heure de gloire » en accueillant le salon de la machine agricole, décentralisé de Paris pour la circonstance.



Extrait de presse : « le Matin » - archives BNF - Gallica

VIE A LA CAMPAGNE

NOS MONOGRAPHIES

## MODÈLE DE GRANDE EXPLOITATION INDUSTRIALISÉE

COMMENT LA PRODUCTION EST INTENSIFIÉE AVEC ÉCONOMIE, SUR UN GRAND DOMAINE FERTILE, PAR UNE RÉCUPÉRATION MÉTHODIQUE DES ÉLÉMENTS DE FERTILITÉ, EN AJOUTANT, EN OUTRE, AUX REVENUS AGRICOLES ET INDUSTRIELS, CELUI D'UNE VACHERIE DE QUALITÉ.

**L**E DOMAINE DE LA GARENNE, à Aubergen-ville, ne vous est probablement pas inconnu. Quantité de visiteurs s'y sont pressés, en 1928, à l'occasion de la Semaine Internationale de Métoculture. Tous ceux qui, sans négliger les Tracteurs, ont pu étudier l'exploitation même, en sont sortis intéressés. On fait aussi bien peut-être, mais certainement pas mieux. Cette formule économique, courante dans les riches plaines du Vexin, du Soissonnais et de la Brie, rare dans la grande banlieue parisienne, et complètement inconnue en maintes régions, fut, pour beaucoup, une révélation et une utile leçon de choses. Sans doute, les conditions de milieu commandent l'exploitation, et vous ne pouvez répéter partout ce qui est fait à Aubergen-ville. Mais les principes directeurs subsistent, adaptables à toutes les situations. L'exploitant actuel, M. Henri Giffard, est un praticien averti, issu d'une bonne souche terrienne, puisque son grand-père, M. Louis Giffard, obtint en son temps la prime d'honneur pour le département de Seine-et-Oise.

LE DOMAINE ..... A 40 km. de Paris et dans

nal fait mieux que se soutenir : il mène à l'intensification et à la prospérité.

Les terres de la Garenne sont donc divisées en deux soles de 70 ha. chacune, consacrées alternativement aux betteraves de distillerie et au blé, 15 ha. de luzerne et 30 d'avoine servant d'appui d'assèchement. Une pâture de 20 ha., livrée pendant l'été aux vaches laitières, et le corps de bâtiments couvrent le reste du Domaine.

**CONDUITE** La culture du Domaine de la **MÉTHODIQUE.** Garenne est d'une excellente facture. Aux fortes fumures nécessaires à la betterave, on joint l'approfondissement du sol par un sous-soilage progressif et raisonné, qui ameublir et augmente le cube utile de terre sans bouleverser profondément les stratifications physiques et biologiques. Cinq paires de bœufs sont nécessaires pour exécuter ce rude travail, qui se poursuit dès le déblaiement des blés et pendant toute une partie de l'hiver. Il est infiniment probable qu'à la suite des expériences réalisées par les métoculteurs en

tenu par des façons énergiques et répétées avant le semis. Puis les équipes belges tiennent le terrain parfaitement meuble et net jusqu'à l'arrachage, qu'ils effectuent à la main après simple soulèvement, les arracheuses mécaniques n'ayant pas tenu jusqu'alors ce qu'elles promettaient. La texture du sol, meuble superficiellement sur une couche fortement tassée, due à la betterave, est infiniment favorable au blé, dont la semence commence dès l'enlèvement des racines sur simple labour à quelques centimètres, pour l'enfouissement des feuilles et collets et des engrais commerciaux. Les variétés à grand rendement sont ici à leur place exacte et donnent d'excellents résultats. Le Vilmorin 23 fit merveille en 1927, et la moyenne du rendement pour l'ensemble des cultures atteignit 37 qx. par ha.

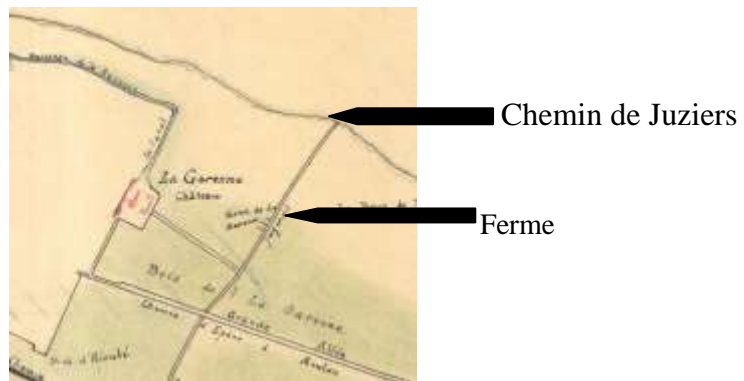
**RÉACTION** Ces résultats ne sont possibles que **ACIDE.** dans des terres parfaitement équilibrées, d'une grande salubrité et largement pourvues en calcaire. Or, les terres du Domaine de la Garenne, comme toutes celles du

Extraits de presse : « la semaine de l'agriculture » - archives BNF - Gallica

L'exploitation de monsieur Giffard – le propriétaire d'alors – recense 14 bœufs, 15 chevaux et 1 tracteurs pour les labours ainsi que 35 vaches laitières – des flamandes - produisant environ 500 litres par jour. La distillerie est d'un apport essentiel avec ses productions d'alcool et de près d'1 mt de pulpe de betterave (constituant engrais et nourriture animale).

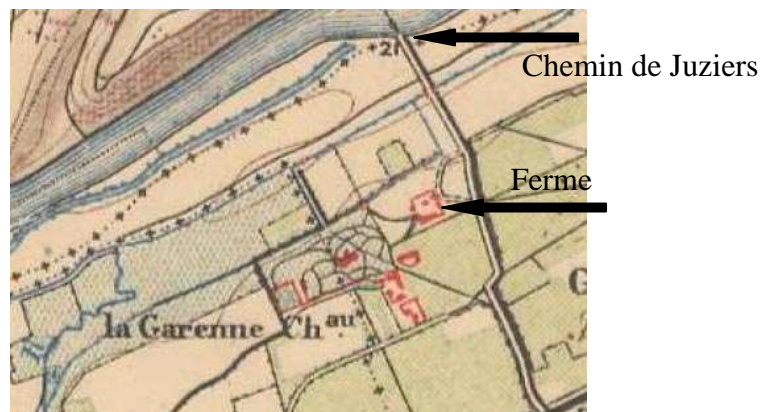


Les 3 documents suivants permettent de suivre l'extension de l'espace bâti de la ferme en cette première moitié de XXe siècle :



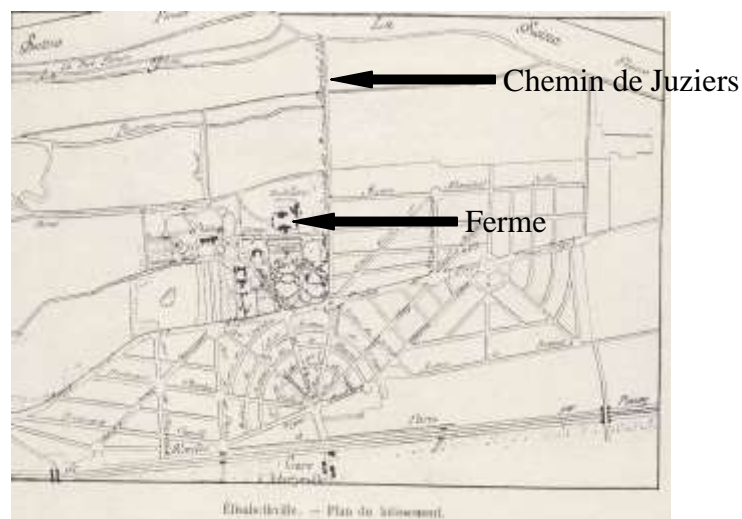
Détail d'un schéma de l'instituteur de 1898 – archives départementales des Yvelines

La ferme est bien séparée du château, mais ses contours demeurent imprécis.



Détail de carte d'État-major de 1906 – archives départementales

Le carré de la ferme se distingue nettement, à l'écart des nombreux bâtiments du château.



Extrait d'un plan du lotissement d'Elisabethville d'après : « la construction moderne » 1927

Nous sommes au maximum d'extension de la ferme et de ses bâtiments, dans un domaine de la Garenne devenu Elisabethville, qui lui, termine sa première phase d'urbanisation.

### 3 – Un lent déclin de 1945 à 2015.

On peut distinguer une première période où la ferme tient encore son « rang », des années 50 aux années 80.

La ferme de la Garenne tout comme Elisabethville, ne sortent pas trop meurtries de l'occupation allemande pendant le second conflit mondial ; la vie peut reprendre son cours...

Pas tout à fait, car la faillite de la SAG dans les années 30 va provoquer une grande rupture. La fin du mirage qu'a été la « Plage de Paris », transforme le lotissement d'Elisabethville, qui devient pour l'essentiel un lotissement Renault, avec le rachat des terrains par la toute récente Régie Nationale des Usines Renault (RNUR). Celle-ci construit sur place son établissement modèle d'Aubergenville-Flins, ainsi qu'une cité pour ses salariés, dont les bâtiments sur pilotis sont conçus par l'architecte Bernard Zehrffuss.

Le château disparaît (1954) dans la fièvre de la reconstruction économique.

La ferme de la Garenne, désormais seule vestige d'un passé révolu, est devenue propriété de la famille Assouly – qui possède aussi la piscine. Elle se tourne vers son nouvel environnement : la cité Renault, le stade... dans un quartier d'Elisabethville en extension rapide.

Pendant une période d'environ 3 décennies, la ferme tient encore une place importante dans la vie collective locale. Voici quelques instantanés de son implantation dans le tissu urbain en formation.

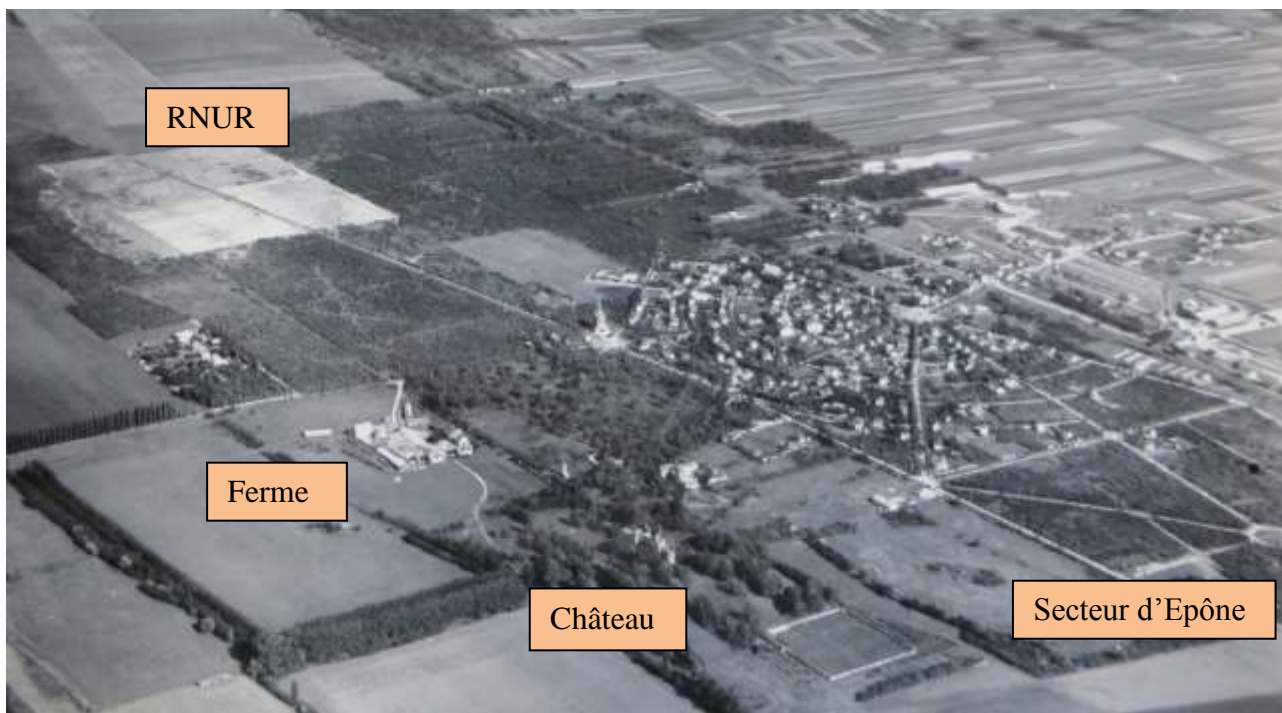


Photo aérienne 1951 – archives IGN et Géoportail

Ce document est intéressant en ce qu'il laisse à voir le quartier d'Elisabethville en 1950.

L'état du bâti est celui de la fin des années 30 : Le secteur d'Epône est encore « vierge » de constructions ; à l'est, l'église Ste Thérèse et le groupe scolaire reine Astrid marquent les limites du lotissement. La ferme de la Garenne et le château sont isolés au nord et seul un quadrilatère déboisé, marque le futur emplacement des usines Renault.



Détail de carte de 1955 – site IGN.fr

On notera le développement du quartier, l'emprise Renault et la disparition du château.



Carte postale – collection M. Coupet



Match de rugby en 1972 – archives privées

Comme vous le voyez dans les illustrations ci-dessus, la ferme s'insère étroitement dans le paysage du nouveau quartier, les habitants continuent d'y aller quérir des produits, les jeunes et moins jeunes passent près d'elle pour se rendre à la piscine de l'ancienne « Plage de Paris », alors qu'elle constitue le fond décoratif

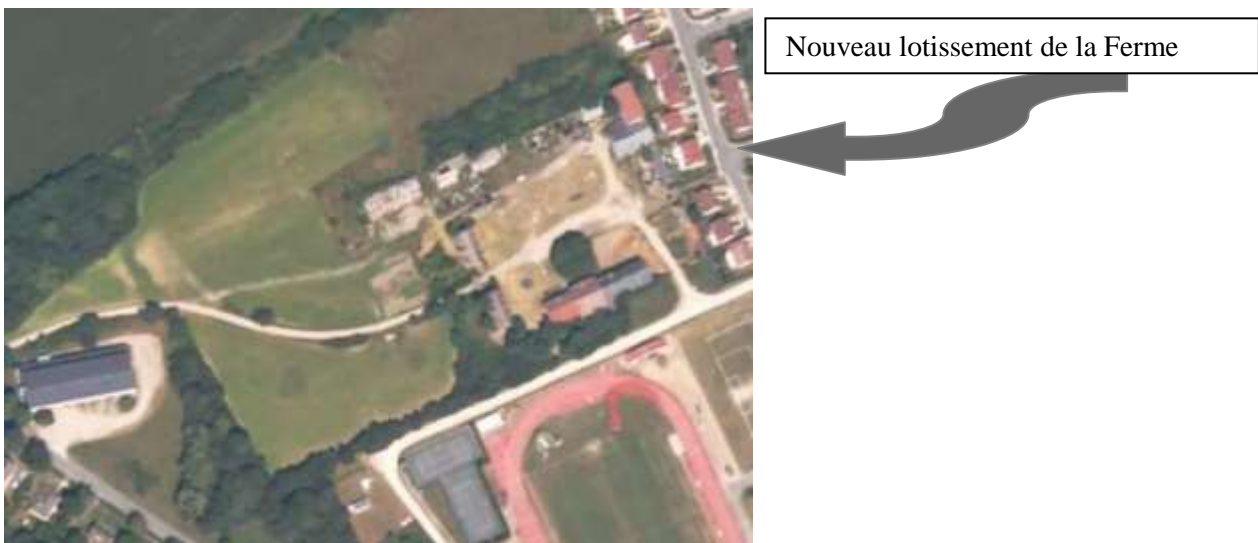


d'activités sportives diverses à partir de la fin des années 50.

Avec les années 80 commencent trois décennies que l'on peut qualifier de « piteuses » par analogie à ce qui définit la période économique d'alors. Le déclin de la ferme de la Garenne est réel et visible.

Les activités se réduisent progressivement, les terres sont affermées à des agriculteurs d'Epône, les bâtiments délaissés sont préservés des squatter (à la différence du site de l'ermitage) par la présence des associations locales de chasseurs qui y obtiennent un local pour leurs réunions et stockage de matériels. Le démantèlement semble amorcé avec la construction d'un lotissement sur une parcelle de terrains, à l'entrée est de la ferme à la fin des années 80.

Là encore quelques illustrations rendent compte de la dégradation de l'établissement.



*Illustration 1: image Spot 2000 – site IGN*

Les abords de la ferme de la Garenne dans les années 90.



Photos E. Reich



#### 4 – Une renaissance entre continuité et changement depuis 2015.

La réhabilitation commencée marque aussi la fin programmée de la ferme telle que nous venons de la présenter.

Partagée en 2 éntités, elle accueille aujourd’hui 1 établissement agricole « Bio » et un ensemble d’appartement résidentiels. Ces reconversions se font dans un esprit de conservation du patrimoine architectural.

L’avancée des travaux laisse à voir des façades rajeunies, des chemins de promenade sont réhabilités, bientôt des productions agricoles locales seront à nouveau offertes aux habitants d’Elisabethville-Aubergenville...

C’est peut-être cela le plus important et qui pourra aider à pérenniser l’histoire du lieu et de ses bâtiments.



Détails de vidéo filmée par « AK Consultants – 2015 »



**B) - Une place mémorielle idéalisée et subjective :**

Après 30 années d'absence dans la vie quotidienne du quartier les souvenirs attachés à la ferme de la Garenne se dissolvent un peu ; seuls les anciens se souviennent encore, plongeant leurs racines jusqu'à la première moitié du XXe siècle.

De cette mémoire par nature plus subjective et individuelle, changeante... que reste-t-il ?

On essayera ici, d'ouvrir quelques pistes afin de laisser à chacun le soin d'y placer ses propres « images ».

- Une première distinction sur les « vécus et ressentis » autour de la ferme de la Garenne se doit d'être générationnelle.  
Les contemporains de la ferme d'avant 1920 ne sont plus là pour nous en parler. Leurs mémoires se sont taries pour ce qui nous concerne.  
Les adultes qui s'installent à Elisabethville dans les années 20 et 30, sont aujourd'hui décédés eux aussi. Les enfants, nés dans cet intervalle de l'avant deuxième guerre mondiale, sont encore porteurs d'une mémoire du lieu, directement ou en héritage. La ferme de la Garenne y est souvent idéalisée, tout autant que l'ensemble d'un lotissement perçu alors, comme « paradisiaque ».  
Cette même génération peut évoquer aussi la période du second conflit mondial avec une ferme de la Garenne prise entre réquisitions et ravitaillement. Quelques résidents actuels du quartier y ont travaillé et en particulier un jeune prisonnier de guerre allemand, devenu citoyen français et aujourd'hui arrière-grand-père.

Une autre strate mémorielle s'ouvre avec : « les Renault ». La ferme est toujours active dans un quartier qui double et triple sa population dans les années 50 et 60. Il n'est peut-être pas étonnant de constater que les souvenirs de cette période croisent ceux de la période antérieure. On peut considérer qu'ils sont les mêmes encore dans les années 70-80, mais la ferme approvisionne de moins en moins son environnement.

Pendant plus de 3 décennies, la ferme de la Garenne reste fermée à un public, qui ne peut, de l'extérieur, que mesurer un déclin semblant inéluctable. Les souvenirs seront donc tenus chez les générations concernées ; jusqu'à même exclure un lieu tenu en déshérence. Une minorité d'utilisateurs occasionnels (Chasseurs, exploitants venus d'une autre ferme...) garde de cette période une mémoire spécifique, coupée de la mémoire collective qui prévalait auparavant.

Depuis 2015, avec la restauration, du lieu et sa réouverture sur le quartier, une nouvelle mémoire est en élaboration. Les randonneurs qui parcourent les chemins longeant la ferme de la Garenne, mesurent semaine après semaine les transformations d'un lieu qui se constitue une nouvelle banque de données mémorielle.

- Un second champ de recherche ouvrira quelques portes thématiques.



Elles sont là !!!

## Les vaches regardent jouer les rugbymen –photo D Masfrand.

La vente de lait me semble devoir être placée en haut de cette échelle des souvenirs ; elle concerne de nombreuses générations et dépasse largement le cadre de la ferme. Encore dans les années 60, le bidon en alu est de rigueur et ce sont les enfants ou adolescents qui sont envoyés quérir la précieuse denrée. Après un trajet plus ou moins long - je n'avais pour ma part que 4 à 500 mètres à parcourir - nous arrivions à l'entrée de la ferme (il y avait deux porches à l'est et à l'ouest de l'ensemble). Le nous est approprié car ce que nous prenions souvent comme une corvée s'accomplissait à plusieurs, autres corvéables ou amis qui accomplissaient conjointement ce rite 2 ou 3 fois par semaine, contribuant à le rendre « ludique ».

Plusieurs sentiments s'entrechoquent alors à chaque entrée dans la ferme. Tout d'abord, la majesté du lieu impressionne selon l'âge, tant nous semblait grande cette ferme... Si la fermière n'est pas visible, il faut aller cogner à sa porte et de là, retourner à l'étable. Le spectacle commence alors, celui de la traite à main nue ; le jet d'un pis ; d'un autre ; la cadence accélérée et le seau qui s'emplit avant de se vider bientôt dans mon bidon. Quelques rares fois, il nous était proposé de nous essayer à la traite : je n'ai jamais franchi le pas.

Après avoir payé, il fallait prendre le chemin du retour; La magie du lieu s'estompant, l'envie de jouer nous reprenait. Combien de litres sont revenus incomplets à domicile ? Combien de litres ont été coupés d'eau pour que le niveau y soit ? Combien de parents se sont écriés contre ces voleurs de fermiers ? Si vous êtes des plus anciens, ne me dites pas que vous ne l'avez pas vécu. Mais les souvenirs ne s'arrêtent pas là, il faut évoquer la suite et elle se passe à la cuisine. Pasteurisation oblige, nous avons tous fait bouillir ce lait avant de le consommer à notre petit déjeuner... Qui n'est pas resté à guetter la fin de la cuisson, dans l'attente de la peau épaisse qui ne tarderait pas à se former et qu'on allait pouvoir déguster ? Car sans vergogne je suis certain que tous, vous êtes passés avant les parents pour, que sais-je encore ce Délice d'antan, savouré tel quel, sucré, en tartine, ou à pleine cuillère.



Volaille d'hier – détail de carte postale – collection privée.

Liées à l'achat du lait, les odeurs se manifestent aussi très haut dans l'échelle des souvenirs. Se combinant à celle du lait fumant, sortant du pis, celle du purin s'écoulant dans les deux rigoles qui limitent les deux rangées de vaches est de celles que l'on n'oublie pas. Ajoutez-y la forte odeur des bêtes mêlée au foin rendu humide et vous avez une petite sensation de cette riche ambiance olfactive.

Les bêtes, aujourd'hui disparues des établissements agricoles d'Ile De France, sont longtemps restées les actrices indolentes du spectacle des champs qui s'offrait à nous. On rencontrait les vaches en descendant à la piscine, parquées dans le petit pré qui jouxtait l'entrée est de la ferme, ou bien dans un champ plus bas, vers la Seine... Le plus spectaculaire pour nous était sans doute le taureau. Il nous paraissait impressionnant : sa taille, sa musculature, son anneau qui traversait son mufler... Il faut dire que la fermière entretenait nos peurs et nos fantasmes quand nous entrions dans l'étable (pour le rituel du lait) et que le taureau nous toisait à l'entrée de celle-ci, tel un cerbère vigilant et inquiétant. Aussi, lors des paris à celui qui irait dans le champ le caresser, j'avoue n'avoir jamais été

très téméraire.

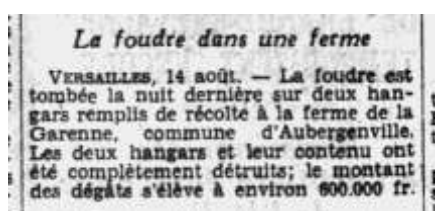


Taureau et gardien à la fois – carte collection privée.

En dehors de la volaille qui courait en liberté dans l'enceinte de la ferme, j'ai souvenir de quelques chevaux, qui n'étaient d'ailleurs pas des chevaux de trait. Une anecdote des années 60, me revient à leur propos : après qu'ils se soient sauvés du petit pré où on les avait placés, 2 chevaux aventureux avaient été récupérés par le fermier, grâce à la réactivité du garde barrière de l'époque ; ayant fermé le passage à niveau de la gare, les 2 indisciplinés sont restés bloqués à Elisabethville et ont pu être ramenés à la Garenne.

Les meules de foin restent aussi une image pérenne associée à la ferme de l'époque. La moisson se fait à la fin de l'été au moment de ces vacances estivales qui durent pour nous jusqu'à la mi-septembre. L'occasion était trop forte de grimper sur les gerbes entassées et de se rouler dans le foin qui sèche ; au risque de se faire « courser » par le fermier mécontent...

Cela m'amène à un autre souvenir lié à ce foin : les incendies, de meules et de granges... Hélas quelques fois volontaires, souvent accidentels du fait des étincelles surgies du moteur des machines – de battage, par exemple ; il n'est pas une année où la sirène des pompiers ne nous aient alertés. Ensuite il nous importait de chercher les informations dans les articles du « Courrier de Mantes ». Ce n'était pas nouveau si on en juge par lecture de ce qui suit.



Extrait d'un article de « l'ouest éclair » août 1930.

Voilà un bref aperçu des souvenirs évoqués à propos de la ferme de la Garenne d'hier. Ils sont bien évidemment partiels et fragmentaires ; je laisse à chacun d'entre vous le soin de les préciser, de les individualiser à la lumière de votre propre vécu du quartier d'Elisabethville, dans lequel, la ferme tient sans doute une place de choix.



D.M.